

L'homme démiurge

Par Michel Lobrot

Dans le livre que j'ai publié récemment, intitulé *Le psychisme en mouvement* (publibook, 2017), j'ai essayé de présenter une nouvelle conception de l'être humain appuyée sur les recherches les plus récentes en psychologie. Dans cette vision nouvelle, on ne considère plus l'homme comme n'importe quel objet de l'Univers, comme un **en soi**, comme dirait Sartre, mais comme un **pour soi**. Cela signifie que l'être humain non seulement se regarde lui-même à travers ce qu'on appelle la conscience mais qu'il se construit lui-même. **Il est fondamentalement un démiurge.**

Cela ne veut pas dire qu'il soit libre au sens où l'entendait le moyen-âge, à travers l'idée **du libre arbitre**, c'est-à-dire sans aucune pression ni influence extérieures s'exerçant sur lui, mais au sens où il participe largement et fortement aux pressions et influences qu'il est amené à subir. Ces pressions et influences ne restent pas extérieures à lui. Elles s'amalgament à sa conduite, font partie de lui, existent pour lui.

Cela se manifeste surtout dans la formation des pulsions. Celles-ci émergent toutes, sans aucune exception, d'une expérience du sujet c'est-à-dire d'un vécu solide et large, comportant lui-même des émotions, des sentiments, des réussites et des échecs, des tâtonnements. Ces pulsions ne sont en aucune manière des données objectives établies une fois pour toutes, des structures préétablies. **Ce sont des constructions du sujet**, que celui-ci a établies dans le passé, selon la même logique. Les toute premières, parmi ces constructions comportent une part importante d'innéité mais celle-ci n'est que partielle. Le bébé qui suit du regard les objets, ce qu'il fait automatiquement, s'arrête de le faire si son expérience est alors malheureuse ou contredite. Les émotions-sentiments sont toujours à l'origine des pulsions et non l'inverse, contrairement à ce que croyait Freud en accord avec la tradition.

Pour que l'être humain ait la capacité en question, il faut nécessairement qu'il possède une certaine structure, un certain type de composition, à la fois physique et psychique. De cela j'ai peu parlé dans mon livre *Le psychisme en mouvement*, qui était centré prioritairement sur les conséquences de sa structure, le fonctionnement, et non sur la réalité de celle-ci. Je vais essayer de combler ce manque.

Une structure qui aboutit à faire de l'homme un démiurge doit nécessairement être orientée dans un certain sens et posséder certaines caractéristiques. **Elle doit permettre l'émergence d'une capacité à créer, dans tous les sens du terme** : aussi bien des utopies et des rêveries impossibles que des croyances sans véritable base, que des systèmes et des théories solides, que des espérances personnelles et des attentes infinies. On me dira qu'on ne voit pas où est le démiurge chez ces millions de gens qui végètent dans la pauvreté ou la médiocrité, chez ces dominants imbus de leur pouvoir, chez ces foules sans originalité. Pourtant, il suffit de bien regarder pour s'apercevoir que tous font des projets et ont des attentes et que ceux qui désespèrent « espèrent encore » comme dit le proverbe. Il est presque impossible de concevoir un humain sans espoir de quelque chose.

D'Aristote à Descartes, l'être humain est défini par sa capacité à raisonner, par son intelligence, son « entendement », son esprit. Il est à peine question de ses tendances et de ses aspirations, qui sont entièrement déterminées par ses origines, le « péché originel », la « nature », bonne ou mauvaise. A partir du 18^{ème} siècle les choses tendent à s'inverser. La passion fait son apparition. L'intérêt prend une place de choix. Les aspirations s'installent. Dans un conte comme le *Candide* de Voltaire, le personnage qui nous est présenté est mû plus par ses rêves que par ses calculs. Cela sera encore plus vrai quand le romantisme étendra son pouvoir.

Quand la psychologie émerge au 19^{ème} siècle, elle est obligée de prendre en compte cette finalité universelle et elle le fait de deux manières.

Premièrement, en nous présentant une faculté cognitive notablement différente de celle que la tradition nous offrait. Cette nouvelle faculté ne se définit pas seulement comme un pouvoir de représenter l'environnement c'est-à-dire les réalités qui nous entourent et où nous devons nous retrouver, mais aussi bien des mondes lointains et étranges, des combinaisons savantes, des choses difficiles à saisir c'est-à-dire des réalités plus ou moins inconnues, mystérieuses, vers lesquelles nous nous projetons ou que nous fuyons. Cela confère à l'esprit une grande ouverture.

Deuxièmement, l'individu qui sert de support à cela doit avoir des capacités immenses d'intégration et d'expansion. Ce ne peut pas être cet être misérable que Pascal nous présentait dans *les Pensées*, quand il est éloigné de Dieu. Il est capable de se souvenir, de s'attacher, de se projeter, d'apprendre dans des proportions énormes. Il en résulte qu'il manifeste une croissance sans limite et des développements inattendus.

Ces deux aspects n'ont pas été étudiés au même moment. Le premier occupe l'attention des chercheurs au 19^{ème} siècle. Le second occupe l'attention des chercheurs au 20^{ème} siècle.

Je vais revenir sur ces deux aspects du développement humain.

Tout le 19^{ème} siècle est hanté par la puissance de l'idée. Ce n'est pas seulement l'objet de l'idée mais l'idée elle-même qui hante les chercheurs. C'est l'idée comme moyen, instrument, opération. C'est l'idée qui propulse et projette.

L'objet de l'idée était déjà là depuis longtemps soit sous la forme des mythes qu'on étudie depuis Lewis Morgan jusqu'à Lévi-Strauss soit sous la forme de ces grandes visions utopiques qui occupent le moyen-âge jusqu'à Thomas Moore.

Non, ce qui occupe le 19^{ème} siècle c'est l'idée elle-même, dans sa nature subjective, « l'idée-force » d'Alfred Fouillée, qui a la puissance de nous faire parvenir aux objets inatteignables. Le positivisme calme cet élan, ce qui montre la force de celui-ci.

Alfred Fouillée (1838-1912), cet admirateur de Nietzsche, adopte le perspectivisme de celui-ci. La réalité qui s'impose à l'esprit adopte des formes innombrables à l'intérieur de cet esprit. Celui-ci n'est pas un pur miroir mais impose ses lois et ses « perspectives ». Le positivisme s'allie à l'idéalisme, pour penser cet organe vital, plein de ressources et de contraires, qu'est l'esprit.

Weber et Fechner, nés au tournant du 18^{ème} et du 19^{ème} siècle (Fechner, 1801-1887) s'attaquent d'emblée à ce problème de la connaissance à travers la sensation et la perception, qui en sont les prémices. La « loi du seuil différentiel » exprime le rapport qui existe entre les variations de la réalité physique et la perception que nous en avons.

La route est ouverte pour des spéculations plus audacieuses. J'en vois trois principales. La première concerne la psychothérapie. La seconde la psychologie. La troisième la politique.

La science de la maladie mentale exige presque par définition qu'on pénètre dans le mental. C'est ce qui se passe. Après les balbutiements de Mesmer (1734-1815), la découverte par Reid (1710-1796) et l'école écossaise de l'hypnose constitue une avancée considérable. En effet elle montre que l'on peut soigner l'idée par l'idée. L'« idée fixe », le délire, la mélancolie, maladies de l'âme, ne peuvent être chassés que par l'âme elle-

même qui, en s'isolant et en se créant son monde à elle, vient à bout de ces formations parasites qui l'encombrent. Le seul reproche qu'on puisse faire à cette méthode est précisément l'isolement qu'elle crée, qui n'est aboli que par les suggestions du thérapeute qui viennent de l'extérieur. Il faudra attendre l'introduction par Freud de l'association pour qu'on découvre comment introduire un élément extérieur qui vienne aussi du sujet.

L'étude, par Charcot (1867-1936), de l'hystérie montre que l'idée peut fort bien agir sur le corps et créer ces anesthésies par lesquelles le maître de La Salpêtrière définit cette maladie. Toutes les formes qu'elle prend, avec le suffixe « a », comme agnosie, apraxie, aboulie, etc, ne sont finalement que des déficiences des fonctions de relation au monde qui se trouvent ainsi pointées et accusées. L'amnésie prendra une importance toute particulière, par exemple chez Janet (1859-1947), à cause de la protection qu'elle permet vis-à-vis des formations inventées pour se libérer des obsessions. Le délire, qui apparaît comme la forme la plus typique de la maladie mentale, établit une coupure avec le réel qui a aussi une valeur protectrice au service de l'idée qui semble délétère, mais qui est en réalité libératrice.

Le 19^{ème} siècle ne pouvait guère aller plus loin dans la quête de cet objet magique qu'est l'idée. Comme je l'ai montré dans *Psychisme en mouvement*, tout cela débouche sur une vision nouvelle du psychisme.

Soit on met lumière certaines capacités comme le somnambulisme et tous les états seconds de transe et d'automatisme, dont Pierre Janet s'est fait l'analyste (*l'automatisme psychologique*, 1889). L'idée peut s'autonomiser et se dissocier des fonctions exécutives. Elle est à la fois la cause des pathologies et ce qui permet de les guérir. Quand elle les guérit, elle renvoie l'individu à lui-même, à son intériorité, à son intimité, qui ont une valeur exceptionnelle du fait qu'il s'aime lui-même, qu'il veut son propre bien. Le recentrage sur soi-même sera à l'origine de toutes les méthodes thérapeutiques modernes.

Soit l'idée apparaît comme étant au centre du psychisme humain en général et comme motrice de celui-ci. Sous ce second aspect, on débouche sur **la suggestion**, dont Bernheim (1837-1919), dans son dernier ouvrage, fait une analyse serrée. Elle apparaît maintenant non comme une cause d'états exceptionnels tels que les états seconds mais comme une fonction générale existant chez tous les humains et qui explique leur propension à prévoir, à se complaire dans leurs pensées, à réfléchir, à combiner, à ruminer. Alfred Binet appelle cela *La suggestibilité* (1900) quand elle connaît un développement particulièrement important. C'est aussi le titre de son ouvrage publié en 1900.

Peut-on rattacher à ce mouvement vers l'intériorisation la grande avancée théorique qui a lieu à Vienne à la fin du 19^{ème} siècle avec Franz Brentano (1838-1917) et Edmund Husserl (1859-1938) ? L'idée d'intentionnalité qui est au centre de la pensée de Brentano procède incontestablement d'une vision intériorisée du psychisme. Celui-ci vise toujours un autre objet que lui-même et ceci est une donnée de base. De là on en arrive à la phénoménologie qui, elle aussi, fait le même chemin que le cogito, c'est-à-dire le contact direct avec une donnée psychologique qui n'est pas réductible à autre chose, qui constitue une base, un fondement intangible.

L'intuition husserlienne explose et produit de solides rejetons comme la gestaltthéorie avec Von Ehrenfels (1859-1932) et la philosophie existentielle avec Heidegger (1889-1976).

Avec ces dérives thérapeutique et philosophique, on touche déjà le 20^{ème} siècle.

Il faut revenir aux origines du mouvement de l'Idée avec le romantisme, qui est incontestablement un effort pour penser l'autre dans son altérité, qui peut être situé dans le temps ou dans l'espace.

Le courant littéraire est par lui-même une plongée dans le psychisme. Une telle plongée ne peut amener qu'une immense déception et engendrer la frustration et le malheur. L'amour est un gouffre. Il ouvre de splendides perspectives mais qui se paient très cher. Les romanciers, tels Flaubert, Maupassant, Dostoïevsky, Tostoï se jettent avec

passion dans ce gouffre de la conduite humaine. Les poètes, tels Victor Hugo, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud vont aussi loin avec des méthodes différentes.

La plongée dans l'imaginaire n'empêche pas de s'intéresser à l'histoire réelle. On veut embrasser le passé : l'histoire et la préhistoire. Les historiens se multiplient à partir du 19^{ème} siècle : Michelet, Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Fustel de Coulanges, etc.

Le goût pour l'autre, l'intérêt pour lui, qui se traduisent dans l'idée qu'on s'en fait, projettent aussi vers des gens très lointains même s'ils sont à côté de nous : les prolétaires, les pauvres, les « misérables » (Victor Hugo, *Les misérables* (1862)).

Le mouvement vers le passé et le présent ne fait pas oublier le mouvement vers l'avenir. Marx et les socialistes projettent une certaine idée de la société qui est aussi importante que les misères de la société présente. Plus exactement la vision de celles-ci soutient et justifie la lutte pour réaliser celle-là.

L'être humain se transcende. Il ne se contente plus de son petit environnement. Il veut plus, dans toutes les directions, ce qui s'explique par sa capacité à intérioriser l'autre, à le faire habiter en lui-même, à se nourrir de lui.

Cette grande percée qui commence au 19^{ème} siècle, qui aboutit à privilégier et promouvoir l'Idée, prolonge en réalité l'intrusion des Lumières au 18^{ème} siècle.

Mais de quoi s'agit-il au juste ? Ceux qui s'interrogent sur le sens de ce mouvement ont beaucoup de mal à le comprendre du fait qu'ils restent attachés à de vieux schéma et en particulier au schéma rationaliste. Celui-ci, qui s'épanouit aussi au 18^{ème} siècle à travers surtout la philosophie allemande – Kant, Hegel, Schopenhauer- ne révèle pas d'emblée toutes les dimensions de la connaissance et en particulier **le lien qu'elle a avec l'être humain total**. Ce mouvement apparaît donc comme une exaltation du savoir, un développement de l'esprit, et rien d'autre.

Ce qui frappe les tenants de la tradition, comme Von Hartman (1842-1906), c'est l'impuissance de l'esprit humain face à l'univers. Ils ont le sentiment que celui-ci est perdu dans un océan d'obscurité. Ce qu'ils appellent l'Inconscient- mot qui sera repris par Freud - s'adresse autant au rapport à soi-même qu'au rapport avec le monde.

Freud en arrivera même à faire de l'inconscient qui est une valeur négative, une non-connaissance, un réservoir de réalités cachées, une force originelle. Ellenberger (1905-1993) parlera de *La découverte de l'inconscient*, comme s'il avait fallu découvrir quelque chose qui est en réalité un état de manque originel, un non-être. A la limite, on en fera le centre du psychisme. L'inconscient se substitue à la raison des classiques. Celle-ci se retourne contre elle-même. Après s'être surestimée au Moyen-âge et à l'époque classique, elle en vient à douter d'elle-même, à s'abolir. Elle continue à vouloir être le centre de tout, alors même qu'elle doute de son existence.

Ce que ne peuvent voir tous les néo-kantiens et les néo-hégéliens c'est que l'esprit n'est pas seul dans l'être humain. C'est un organe utile certes mais non dominant. **S'il y a quelque chose qui domine, c'est le dynamisme central qui apparaît tantôt comme une aspiration, tantôt comme une poussée et tantôt comme une source énergétique.** Ce centre pulsionnel dirige la pensée elle-même, qui se met totalement à son service.

Le grand mouvement de l'idée, qui domine le 19^{ème} siècle, comme je l'ai montré, procède à la fois d'un attrait pour des réalités cachées et grandioses que d'un amour démesuré de soi. L'Idée ne se suffit pas à elle-même. Elle fait le pont entre ces choses survalorisées que sont la volonté, l'idéal, le progrès, le bonheur, et le sujet humain. C'est pourquoi elle a besoin d'utiliser certains mécanismes comme l'attention, le rêve, le projet pour atteindre ses objectifs. Elle a besoin de s'appuyer sur un humain solide et développé, que je vais essayer de décrire.

Cet humain, que le 19^{ème} siècle exhibe, se définit par les objets qu'il poursuit : à la fois lointains, glorieux et admirés. Le fait de les atteindre rejaillit sur le sujet, qui se prend lui-même comme fin. Cette conception autotélique qui prend d'abord la forme de l'« art pour l'art » va triompher au 20^{ème} siècle et suscitera des variantes. Une des dernières est la théorie de la self-détermination de Deci et Ryan (*Handbook of the self determination research*, 2002)

Dans mon livre *Le psychisme en mouvement*, j'ai essayé de décrire le fonctionnement d'un psychisme ainsi conformé, qui fabrique ses propres pulsions et les met en marche. Cela exclut, je l'ai montré, l'héréditarisme avec sa réduction au biologique, le fonctionnalisme qui explique tout par les structures externes, la vision, comme celle du freudisme, d'un psychisme mutilé ramené à une seule fonction. Le psychisme apparaît comme un amalgame de cognition et d'action, ce qui explique qu'on ne puisse le ramener à une seule fonction, généralement la cognition, comme le voudrait le rationalisme. La fonction d'éclairage est intégrée dans l'action, comme il se passe avec les actes automatiques qui fabriquent leurs propres stimuli, comme on l'a montré récemment. Les apprentissages ne se réduisent pas à une accumulation d'impacts mais résultent d'une appréhension de la structure du réel, comme l'a montré la Gestaltthéorie.

La théorie de l'apprentissage et de l'influence dont j'ai déjà parlé constitue le noyau dur de la théorie psychique. Thorndike, Köhler, Kurt Lewin qui appartiennent au 20^{ème} siècle, en sont les analystes.

Si on essaye de voir comment se compose un tel psychisme, que trouve-t-on ? Quelle est la structure qui sous-tend le fonctionnement psychique ?

Un psychisme qui doit accueillir tant d'objets et d'objets remarquables doit forcément être large, étendu, démultiplié. C'est le cas du psychisme humain, qui n'arrête pas d'implanter en lui-même des choses de plus en plus nombreuses et variées. Une fois implantées toutes ces choses sont pratiquement indéracinables, s'intègrent à l'individu, l'orientent pour longtemps. On a dit avec raison que l'enfant acquiert entre 0 et 6 ans autant de choses que dans le reste de sa vie. On sait la difficulté de faire changer quelqu'un qui est enfoncé dans la drogue, la fumée, l'alcool, etc. la modification du psychisme est un véritable défi, auquel peu osent s'atteler.

L'attachement qui résulte de l'implantation, sur lequel John Bowlby (*L'attachement*, 1945) a écrit un livre entier, semble aller en sens contraire de la fluidité et de la mobilité du psychisme. Cela est vrai mais n'est pas contradictoire. Pour quelqu'un qui réalise des prodiges, le pire qui puisse arriver est de perdre ces choses qu'il a réussi à implanter en lui. Ce que D.Kahneman appelle « l'aversion à la perte » est certainement une des tendances les plus fortes de l'être humain.

Cette « aversion à la perte » ne résulte pas mécaniquement de l'implantation. **Elle résulte plutôt de la valeur accordée à l'objet.** Cette valeur se révèle à travers l'état émotionnel, véritable révélateur du psychisme.

A partir de l'état émotionnel qui révèle la valeur attractive de l'objet, sont mises en place des stratégies nombreuses qui permettent de réaliser les états de choses désirables. Ces conduites sont de nature variée, selon qu'elles consistent soit à bâtir entièrement l'état désiré soit seulement à toucher des états désirables ou à en profiter. De telles stratégies ont le mérite de matérialiser les désirs, de leur donner un poids et une épaisseur.

Certaines de ces stratégies ont un caractère plutôt instrumental, consistent dans des apprentissages. D'autres mettent en place de véritables finalités, constituent les pulsions. J'ai consacré toute la première partie de « psychisme en mouvement » à leur étude.

La principale caractéristique de l'objet psychologique est la force de son implantation. Celle-ci résulte du fait qu'il satisfait les besoins les plus fondamentaux du sujet, contrairement au désir passager qui ne dépend que d'une situation donnée, très précise et circonscrite. Les besoins fondamentaux qu'il satisfait n'étant pas des besoins innés, inscrits dans la nature de l'être, peuvent se démultiplier, se fragmenter, se diversifier. A la fois ils possèdent un caractère variable et un caractère solide. Leur double nature les rend à la fois profonds et légers. L'enfant qui fait avec sa mère l'expérience d'une satisfaction forte enracine en même temps son besoin nouveau en lui-même. Le fait qu'il soit nouveau ne lui enlève pas son caractère radical. La radicalité ne supprime pas la nouveauté.

L'attachement à une personne, à une cause, à un groupe est en soi un facteur de progrès et de développement. Il adopte des formes variées depuis la tradition jusqu'à la fidélité. Du fait qu'il permet l'approfondissement, il enrichit l'être. Toute culture est en soi un phénomène positif, bien loin d'être seulement un point de vue particulier. Le 20^{ème} siècle, qui a manifesté un intérêt énorme pour l'ensemble des cultures du globe, s'est trouvé en pointe dans le mouvement du savoir et de la compréhension.

Les mouvements qui s'opposent à cette ouverture, comme les fascismes et les totalitarismes divers, sont obligés d'aller jusqu'au massacre, aux solutions extrêmes s'ils veulent se débarrasser de ces forces de progrès qui les gênent. Leur extrémisme est l'exact pendant de la richesse de ceux à qui ils font subir ce traitement. Les nazis brûlent les livres, porteurs des trésors de l'humanité. Ils s'attaquent aux juifs dont le grand mérite est de faire le pont avec les civilisations les plus anciennes.

Le conservatisme pourrait apparaître comme **une exaltation de la tendance à garder**, qui est un facteur d'enrichissement essentiel. En fait, il n'en est rien. C'est plutôt, le plus souvent, un refus de tout ce qui est moderne, le « modernisme » de la doctrine catholique. Le peur de la modernité est à l'origine du modernisme. Depuis le 19^{ème} siècle, les forces conservatrices en politique sont en réalité des arrêts, des blocages, qui utilisent les découvertes d'instruments nouveaux mais qui s'opposent à la nouveauté comme telle.

Le problème essentiel, qui va occuper le 20^{ème} siècle est, en effet, d'échapper à la tendance dominante, qui est une tendance englobante et totalisante, qui risque de nous précipiter dans la rigidité et la mort. La solution apparaît d'elle-même. **C'est la mémoire, le souvenir, la réminiscence.**

Nous sommes ici au cœur d'un véritable paradoxe. La mémoire est par définition un savoir du passé. Elle devrait donc nous ancrer dans le passé et c'est d'ailleurs ce qu'elle fait. Sous quelque forme qu'on la considère, elle nous renvoie aux origines. Sous sa forme la plus extérieure et superficielle, comme lorsqu'il s'agit de retenir des informations à court terme, elle rappelle un état antérieur fondateur.

Et malgré cela, elle est toujours le facteur de transformation le plus puissant. On sait maintenant qu'elle ne se contente pas de « retenir » mais qu'elle retient des ensembles édifiés par nous dans une perspective d'intérêt immédiat ou au contraire d'intérêt à long terme et désintéressé. Ce sont des ensembles structurés, nos propres constructions qui servent de moteurs comme l'ont montré A. Lieury et les chercheurs sur la mémoire (*La mémoire*, 1992),

Les réalités « retenues » le sont au milieu d'une multitude d'éléments indifférents ou banaux, parmi lesquels nous sélectionnons les plus valables. L'oubli fait ici la loi. Au milieu d'un océan d'oubli émerge bizarrement ces éléments sélectionnés et valorisés qui s'imposent d'eux-mêmes, simplement.

Quand ces éléments émergent, selon des lois que E. Tulving a mis en lumière, ils sont en décalage complet avec le contexte, comme lorsque nous pensons, au cours de notre travail, à des événements totalement étrangers à ce travail. Ils peuvent même être étrangers

à notre vécu actuel, déplacés, insolites, véritables astéroïdes tombés du ciel. Il dépend de nous de choisir parmi eux ceux qui nous conviennent.

C'est là qu'est la nouveauté paradoxalement. C'est cela qui nous fait avancer et qui fait avancer la société. L'Occident a été fécondé par la culture gréco-latine, et cela au moins depuis le 10^{ème} siècle. La « querelle des anciens et des modernes » au 17^{ème} siècle n'aurait pas été possible sans cette formidable intrusion de la culture gréco-latine à la Renaissance. L'opposition aux anciens chez Marivaux et bien d'autres au 18^{ème} siècle a été une source inépuisable d'inspiration. C'est aussi la redécouverte et l'exposition des anciennes techniques par D'Alembert, Diderot et les encyclopédistes qui réveillent la curiosité dans le domaine de la science et produit la Révolution industrielle. La « réaction à la nouveauté » est une réaction à l'originalité pure et simple qui permet la « simple exposition » (« mere exposure ») chère à Zajonc (2004)

L'influence de cette résurgence du passé au milieu du présent qu'est la mémoire ne joue pas seulement dans les grands mouvements de l'histoire mais aussi pour chacun de nous pris individuellement. Il a suffi que Freud propose la technique de l'association libre, qui était censée lui apporter le matériel dont il avait besoin pour « interpréter », pour qu'on découvre que nous pouvons nous projeter vers les événements de notre enfance comme vers une source de renouvellement et de « renaissance ». Nous y trouvons la guérison de notre mental, une force considérable pour le psychisme. Là aussi la nouveauté est beaucoup plus que l'inattendu ou l'inconnu ; **c'est ce qui possède une force intrinsèque, une puissance délaissée mais toujours présente.**

Ce grand élan vers le plus valable et le plus solide a tendance à se répandre partout, en particulier vers l'art et la littérature. L'importance qu'a pris le journal intime et toutes les formes de mémoires, comme l'autobiographie, prouve qu'il y a là une grande force de renouvellement. Paradoxalement le retour sur soi, l'« attention à soi » permettent une projection intense vers le monde, comme si celui-ci était la substance qui nous fait vivre. C'est en effet lui qui nous nourrit.

L'action et la mémoire sont deux forces relativement indépendantes, qui se soutiennent mutuellement et se complètent. Elles n'interfèrent pas directement en se modifiant l'une l'autre directement.

Le psychisme a pourtant le pouvoir de diffuser sur lui-même et en lui-même, d'agir sur lui-même, de se transformer de l'intérieur, ce qui produit de grands mouvements internes dont nous sommes en permanence le théâtre. Nos pensées, nos affects, nos pulsions, en se contactant, créent de nouveaux états souvent assez différents de ceux qui leur ont servi de matériel.

Ce phénomène fondamental a été analysé par les psychologues du 20^{ème} siècle. On lui a donné des noms divers comme « humeur », fantaisie, disposition, « irradiation ». On a montré que l'émotion était assez différente de ces états latents qui ne se traduisent pas par de grandes déchirures intérieures mais par des dérives lentes et puissantes affectant l'ensemble des états du moi. Leur caractère lent et profond en font des acteurs majeurs de notre vie intérieure.

Comme je l'ai déjà analysé, ces influences peuvent être de nature positive ou au contraire négative.

Dans le premier cas, il s'agit de ces phénomènes d'euphorisation d'états par eux-mêmes malheureux ou dépressifs, euphorisation qui permet d'échapper aux réflexes catastrophiques qui accompagnent normalement ces événements. Même les amnésies analysées par Pierre Janet relèvent de ce schéma.

Par contre, les phénomènes dysphoriques provoquent des réactions extrêmement puissantes et dangereuses, parmi lesquels il faut mettre les cataclysmes historiques du 20^{ème} siècle. Il paraît toujours bizarre d'expliquer par des réactions internes des acteurs de

l'histoire ces événements massifs et spectaculaires qui affectent des millions d'hommes. Pourtant, le même processus peut être observé à travers un phénomène comme la bombe atomique où on voit une désintégration interne de la matière produire des effets externes considérables. L'interne et l'externe ne sont pas séparés mais sont profondément liés.

L'accès du psychisme humain à l'hédonisme est donc un phénomène considérable qui a embarrassé l'humanité. La solution aurait été de s'en débarrasser une fois pour toutes, sans rémission. Cela a été envisagé plusieurs fois, en général dans des périodes de crise, de guerre, de maladies. Mais ce ne pouvait être définitif. L'être humain sent trop à quel point cette pause lui manquerait.

Il a donc imaginé diverses solutions. L'une d'elles, imaginé par le peuple juif et consigné par la Bible, consiste à amalgamer la période de pause-détente-plaisir avec la période de culte. Bien que ces deux réalités soient profondément contradictoires, on les oblige à se retrouver ensemble, dans une formule bizarre où le besoin d'éclatement coïncide avec celui d'hyperprotection.

Dieu lui-même est censé se conformer à ce schéma. Quand il crée le monde, il le fait en six jours, le septième jour étant réservé au repos et à l'adoration de ses fidèles. La permissivité inhérente à l'état de détente est supprimée par la rigueur de l'obligation. Il s'agit bien d'un repos et d'une détente, mais forcée. Tu ne bougeras pas un seul instant à moins d'y être contraint par une exigence culturelle. Le système des six-sept jours est si fort qu'il a été adopté par tous les peuples du monde. Il a été capable d'intégrer même la pratique sexuelle, réservée le plus souvent à la fin-de-semaine.

Quand l'humanité s'est libérée du système culturel, elle ne s'est pas pour autant libérée de la nécessité du repos, assimilé à un besoin physiologique. Elle a donc imposé le système des sept jours, qui pouvait dès lors devenir le temps des loisirs. Le travail était exclu, comme l'était le mouvement jadis. C'était presque une obligation de s'amuser. La culture était englobée là dedans, alors qu'elle était à peine intégrée dans le travail.

De fil en aiguille, c'est tout une organisation de la vie quotidienne qui se met en place à travers la nécessité d'assumer le plaisir sans renoncer aux rigueurs de la production. La deuxième force, celle des contraintes sociales, trouve sa place aux côtés de la première, celle de la liberté et des loisirs. Michel Foucault a bien analysé dans «*Surveiller et punir*» (1970) comment fonctionne ce système.

Ce qui est perdu à travers ce montage, c'est la capacité de l'humain à se défendre des peurs et des paniques par un accès au plaisir pur, à l'éclatement, à la jouissance, qu'elle avait connu jadis à travers la transe. **Le plaisir se trouve soumis à une régulation et à une normalisation qui lui enlève ses états extrêmes, lesquels lui permettaient d'agir en profondeur sur le psychisme. Il ne reste plus que la physiologie c'est-à-dire la base nerveuse, pour permettre les réparations nécessaires, sans pour autant accéder à ce qui est au centre du mal, c'est-à-dire l'état psychique.**

L'état de malheur dans lequel se trouve plongé le psychisme du fait de son incapacité à s'irradier lui-même est la cause des systèmes de défense qu'il met en place pour échapper à cet état. L'histoire n'est rien d'autre que la suite de ces réponses, réactions extrêmes et catastrophiques, dont on ne voit le plus souvent pas l'origine c'est-à-dire les états du moi correspondant.

Manifester cette origine est une des tâches de ce qu'on pourrait appeler la nouvelle histoire.

Dans un numéro d'avril 2010, la revue «*Sciences humaines*» aborde le problème du capitalisme et passe en revue les théories qui ont été élaborées sur ce sujet. Les conceptions de Karl Marx, Max Weber, Karl Polanyi, Fernand Braudel sont examinées et critiquées. On y voit comment le capitalisme à l'occidental s'est servi du marché sans toutefois le respecter. La poursuite du profit a conduit les capitalistes à privilégier le commerce à

longue distance, l'industrie, les grandes entreprises, au détriment des petites entreprises agricoles et du petit commerce.

Un phénomène comme le capitalisme reste mystérieux tant qu'on n'a pas jeté un œil sur l'appât du gain et le désir d'amasser, eux-mêmes déterminés par la peur du manque, conséquence de l'expérience du manque. S'il faut invoquer des facteurs économiques, c'est là qu'il faut aller les chercher, sans toutefois les couper des facteurs psychologiques et écologiques. L'installation dans les villes a une grande valeur explicative, du fait des situations de repliement que créent les villes.

Conclusion

A travers les considérations de ce texte, on aperçoit l'importance du psychique dans l'évolution de l'individu et de la société. Il s'agit vraiment d'une dimension essentielle de l'être humain, à mettre au côté du biologique et du physique. Ce n'est pas comme l'affirment actuellement les neuro-sciences un appendice du corporel, car les forces psychiques agissent puissamment sur le physique. Un phénomène tel que l'effet placebo est là pour en témoigner.

Si on essaie de repenser, à la lumière de cette instance, l'évolution de l'humanité, on découvre le rôle qu'a joué ce que j'appelle **l'aspect démiurgique de l'humain**. Impossible de voir cette évolution comme un résultat d'une espèce de « sélection naturelle » qui éliminerait les moins aptes au profit des plus aptes, car, à moins de tomber dans un cercle vicieux qui définirait l'aptitude comme ce qui contribue à la maintenance, on doit constater que ce sont les plus aptes, c'est-à-dire les plus accomplis, qui disparaissent les premiers et qui sont les plus faibles. La maintenance est certes nécessaire, mais elle doit laisser la place à des phénomènes psychologiques tels que l'attachement, la mémoire, la pulsion et les autres capacités psychiques, qui assurent « la marche en avant » de l'humain.

Bibliographie

- E. Déci et R.Ryan - Handbook of self- détermination Research. The university of Rochester Press. 2002
- R. Ellenberger Histoire de la découverte de l'inconscient, 1940
- G. Fechner Eléments de psychophysique, 1860
- P. Janet L'automatisme psychologique , 1889
- F. Mesmer Mémoire sur la découverte du magnétisme animal, 1779